

La Revue Canadienne publie un Album littéraire et musical, paraissant tous les mois, par livraisons de 32 pages de matières littéraires et 4 pages de musique. Les douze livraisons de l'année contiennent la matière de 10 volumes ordinaires.

ON S'ABONNE :

A Montréal, AUX BUREAUX No. 15, RUE ST. VINCENT.

A Québec, CHEZ M. F. X. JULIEN, MAISON DE LA CORPORATION.

La Revue Canadienne

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LE TOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

Éducation.

Industrie.

Progres.

PARAISANT LES MARDI et VENDREDI

CONDITIONS D'ABONNEMENT
(Payable d'avance)

Abonnement au Journal semi-hebdomadaire pendant un an, par livraisons de 32 pages de matières littéraires et 4 pages de musique. Les douze livraisons de l'année contiennent la matière de 10 volumes ordinaires. 41. 0 0

Abonnement à l'Album Musical, Littéraire et Musical pendant un an, par livraisons de 32 pages de matières littéraires et 4 pages de musique. Les douze livraisons de l'année contiennent la matière de 10 volumes ordinaires. 41. 0 0

Aux deux publications réunies pendant un an, par livraisons de 32 pages de matières littéraires et 4 pages de musique. Les douze livraisons de l'année contiennent la matière de 10 volumes ordinaires. 82. 0 0

FRUX DES ANNONCES
Six lignes et au-dessous, première insertion. 2. 0 0
Dix lignes et au-dessous, première insertion. 2. 0 0
Au-dessus par lignes, première insertion. 2. 0 0
Toutes insertions subséquentes, le quart du prix (à franchir les lettres.)

LE PACTE D'ABONDANCE.

Un navire vénitien apporta du Pérou en Italie, vers la fin du 15e siècle, les premières patates. Les agronomes du Frioul, de la Toscane et de l'Étrurie, qui reçurent des Vénitiens cette manne bien supérieure aux trésors minéralogiques du royaume des Incas, comprennent tout le parti qu'ils pouvaient tirer de ce tubercule pour la nourriture de leurs bestiaux. Bientôt toutes les contrées de l'Italie se trouvant pourvues du légume précieux, et les labourours le cultivèrent à l'envi. Le pape Innocent VIII ordonna, par un bref, que les terrains incultes du domaine de saint Pierre seraient consacrés à la culture de la nouvelle plante américaine, et, grâce à cette prescription du saint-père, les terres de Forlì, d'Alzano et de Tibur furent ensemenées de patates, qui offrirent de nombreuses ressources à l'agriculture des États-Romains.

Les Hollandais et les Anglais ne tardèrent pas à imiter les Italiens. Avec ce tact et cette persévérance qui distinguent ces deux peuples, les labourours de la Frise occidentale, des provinces de Leyde et de Berg-op-Zoom, des royaumes d'Écosse et d'Irlande et du pays de Galles, finirent par acclimater les patates, et, en moins de dix ans, de 1496 à 1506, on vit en Hollande, en Angleterre et en Irlande, des champs entiers réservés à la reproduction annuelle de ce légume, qui n'était encore que la nourriture des bestiaux.

La guerre, qui traîne d'ordinaire après elle tant de désastres, de ruines, et de malheurs, devient, pour la première fois, vers la fin du 17e siècle, l'occasion d'un bienfait immense pour la France et l'humanité.

Les Anglais, pendant les guerres de Flandre, initièrent la Belgique et la France française aux mêmes encore humbles et inappréciés de la patate; quelques cultivateurs progressistes du temps l'adoptèrent et en propagèrent la culture. Bientôt de proche en proche, la patate se fit des progrès, et elle parvint enfin, après trente ans de succès modestes et restreints aux fermes et aux métairies, à se faire naturaliser française; on la nomma pomme de terre, et ce nom lui est resté.

Cependant son triomphe n'était pas complet. Les provinces du midi lui avaient fait un bienveillant accueil; les provinces du nord ne l'avaient pas négligée; mais personne encore n'avait songé à l'appliquer à la nourriture de l'homme, à la rendre rivale du blé, du maïs et du sarrasin. Les préjugés du peuple s'opposaient à cette bienheureuse métamorphose; on accusait la pomme de terre d'engendrer la lèpre; on la regardait comme très-mauvaise et très-utile pour engraisser les bœufs et les porcs; mais les villageois comme les citadins auraient rogi de partager la nourriture des animaux. Les plus pauvres paysans se hasardèrent à en manger, pressés par la faim; mais c'était avec une espèce de honte, avec crainte, et presque toujours ils s'en enchaient, comme on se cache d'une mauvaise action. Vainement M. Turgot, intendant de Limoges, et précédemment d'Angers, avait-il voulu, en étendant la culture de la pomme de terre dans les provinces confiées à ses soins, en populariser l'usage. Sa sollicitude philanthropique était venue se briser contre les superstitions et les routines des populations.

Dans cet état de choses, il fallut que la Providence suscitât un apôtre, un sage, un philosophe puissant par l'éducation, l'expérience, l'amour de son pays, par la force morale que donnent les convictions profondes. Cet homme se trouva; ce fut Parmentier.

L'académie de Besançon avait proposé, en 1771, pour sujet de son prix: l'indication des substances alimentaires qui pouvaient atténuer la calamité d'une disette. Parmentier concourut. Dans un mémoire chaleureux, plein d'idées véritablement grandes, utiles et neuves, semé d'excellentes observations agronomiques, et dans lequel il s'appuyait sur les fondements les opinions erronées des adversaires de la pomme de terre, il prouva que la culture de ce légume était désormais le salut des nations. « Ce tubercule, dit-il, doit être parmi nous le puissant auxiliaire du blé; avec lui on ne doit plus craindre les famines qui ont affligé l'Europe au moyen-âge et même dans les derniers siècles. La facilité de la culture de la pomme de terre, la propriété qu'elle possède à un si haut degré de croître dans tous les terrains et sous toutes les températures, la richesse et l'abondance de sa production presque miraculeuse, tout doit inviter nos agriculteurs à lui accorder une importance qu'elle n'a pu obtenir jusqu'à ce jour; mais là ne doit pas s'arrêter notre reconnaissance. Trop longtemps dédaignée, trop longtemps exclusivement réservée à la pâture des bestiaux, il faut que la pomme de terre devienne aussi la nourriture de l'homme; il faut, en un mot, qu'elle apparaisse sur la table du riche, comme sur celle du pauvre, et qu'elle y occupe le rang que sa saveur, ses qualités, nutritives, et la santé de

sa nature devraient lui avoir acquis depuis longtemps (1). »

Ce mémoire produisit une sensation extraordinaire; il fut couronné par l'académie de Besançon, et l'auteur reçut de toutes parts des lettres de félicitations. Buffon, Condorcet, les comtes de Maurepas et de Saint-Florentin, le marquis d'Argens et Voltaire lui-même écrivirent à Parmentier, et lui manifestèrent les plus vives et les plus profondes sympathies. « Vous avez rendu à la France un grand service, lui marquait Voltaire, en lui prouvant qu'elle peut tripler et quadrupler les substances nécessaires à la nourriture de ses nombreuses populations. Le vulgaire fait grand cas des brigands illustres qui descendent le monde, il les décore du titre de héros. Croyez-moi, une gloire comme la vôtre est bien supérieure à celle de ces dévastateurs et de ces forcenés. Vous méritez plus qu'eux tous les hommages des peuples. Leur gloire est sanglante et entourée de ruines. La vôtre est pure et mérite l'ovation de tous ceux qui aiment l'humanité. »

Cependant, tant et de si illustres suffrages ne suffisaient pas pour dessiller les yeux des incrédules. Le Français, toujours léger et superficiel, trouva alors, comme aujourd'hui, un intarissable sujet de plaisanterie dans la question d'économie politique et de haute agriculture agitée par le savant Parmentier. Celui-ci ne se découragea point; soutenu par les naturalistes les plus célèbres, par les agronomes les plus habiles, par quelques grands seigneurs éclairés, il continua à écrire dans le *Mercur*, dans les annales des sociétés savantes, dans les journaux les plus influents du temps, en faveur des pommes de terre. La lutte qu'il soutint était vive et acharnée, mais que lui importait? Peut-on acheter trop cher la gloire de servir et d'enrichir l'humanité?

Louis XVI avait pris parti dans la querelle des Tuberculeux et des anti-Tuberculeux. Le jeune monarque, qui ne rêvait qu'un bonheur et à la prospérité de son peuple, avait conçu, pour Parmentier et pour les idées agricoles que ses écrits avaient fait naître, une singulière estime. Au commencement de 1784, il ordonna que 54 arpens de la plaine des Salons (plaine dont le nom indique suffisamment la nature de terrain et la stérilité) seraient donnés à Parmentier pour faire sa première expérience, c'est-à-dire pour ensemencher des pommes de terre. Parmentier fit éclater sa joie en apprenant la bienveillante décision du roi, et répondit à ceux qui traitaient sa noble hardiesse d'extravagance et de folie: « Je réussirai. »

Il réussit en effet. Vers le vingt-quatrième jour d'août, les fleurs du précieux tubercule s'épanouirent sur la surface des cinquante-quatre arpens, et promirent la récolte la plus abondante et la plus belle. Parmentier, non surpris, mais enivré de cette satisfaction ineffable qui inonde le cœur de tous ceux qui se dévouent au salut de l'humanité, cueilla un énorme bouquet de ces fleurs et vint à Versailles. C'était la veille de la fête du roi. « Sire, dit-il à Louis XVI, je viens vous offrir un bouquet digne de vous, et je me tromperais fort, ou aucun de ceux qu'on vous présentera ce soir ne sera plus agréable à Votre Majesté. »

Parmentier entra alors, sur l'invitation du roi, dans les détails de ses travaux, énuméra les moyens qu'il avait employés pour forcer à la fécondité un sol jusque-là rebelle à tous les genres de culture, et acheva de porter dans l'âme de Louis la conviction la plus profonde sur la possibilité de généraliser cette bienfaisante culture.

Sire, poursuivit-il, désormais la famine est impossible. La pomme de terre peut tenir lieu de toutes les céréales, et un dixième du territoire cultivable de la France, planté en pomme de terre, suffira pour nourrir pendant deux années le double de la population actuelle du royaume (2). La pomme de terre, c'est du pain tout fait.

M. Parmentier, répondit le monarque, des hommes tels que vous ne se récompensent pas avec de l'argent... Il y a une monnaie plus digne de leur cœur... Venez m'embrasser et embrassez le roi.

Parmentier embrassa Louis XVI et Marie-Antoinette, puis il ajouta :

Sire, ma cause est gagnée aux yeux de la science; mais il faut qu'elle le soit aussi aux yeux de l'opinion publique; il ne tient qu'à votre majesté d'obtenir ce grand résultat.

Parlez, Monsieur, moi et la reine sommes tout disposés à vous appuyer de tous nos moyens.

Sire, placez à la boutonnière de votre habit quelques fleurs du bouquet que je viens d'avoir l'honneur de vous offrir; que toute la cour, en venant déposer aux pieds de votre majesté les vœux et les hommages de la Saint-Louis, voie que votre auguste patronage est acquis pour tou-

jours à l'humble pomme de terre, qui doit assurer les subsistances des populations à venir.

Je ferai plus encore, Monsieur, répondit Louis XVI, je ferai servir des pommes de terre aujourd'hui même sur ma table, et la reine trouvera le moyen de placer quelques-unes de ces fleurs dans sa coiffure.

Sire, dit Parmentier, dont l'émotion se trahissait malgré lui, l'auguste exemple que vous allez donner ne sera pas perdu. Votre majesté, en reconnaissant, il y a cinq ans, l'indépendance des États-Unis d'Amérique, a signé le pacte de la liberté du monde; aujourd'hui, Sire, en accueillant la pomme de terre, vous signez le pacte d'abondance.

Le roi tint parole. Les courtisans qui affluèrent à Versailles le soir même virent le roi, la reine, les enfants de France, parés de la fleur du tubercule jusque-là tant méprisé. Comme d'ordinaire, ce fut à qui imiterait le maître, et les habits de tous les seigneurs de la cour, les coiffures de toutes les dames s'ornèrent à l'envie de toutes ces fleurs (3).

Le vieux comte de Maurepas, dont on peut fort bien contester les talents de premier ministre, mais auquel on ne refusera pas les instincts de l'honnête homme et du bon citoyen, dit ce même soir au roi avec sa familiarité habituelle :

Sire, je ne saurais trop vous témoigner de reconnaissance pour le bonheur dont vous m'avez fait jouir aujourd'hui. Cette simple fleur, conquête pacifique de l'agriculture, que vous portez à votre habit, vous rendait plus cher et plus respectable à mes yeux que votre grand collier de l'ordre du Saint-Esprit. O mon roi, souvenez-vous bien que les maîtres de la terre représentent bien mieux la divinité quant ils protègent l'agriculture que lorsqu'ils gagnent des batailles.

Quant à Parmentier, il jouit de son triomphe en véritable philosophe. Objet de vénération pour le peuple auquel il venait d'assurer à jamais une subsistance saine, économique et sûre, bien venu à la cour, où le roi lui-même se plaisait à l'entretenir des heures entières sur les améliorations et sur la protection à accorder à l'agriculture, il trouva, dans la satisfaction royale et dans les bénédictions des pauvres, un ample dédommagement aux tribulations qu'il avait essuyées dans les premières années de son apostolat philanthropique.

Grâce à l'espèce d'auréole qui entourait son nom, Parmentier passa tranquillement les mauvais jours de la révolution. Pharmacien en chef de l'hôpital du Val-de-Grâce, place dont il avait le titre, et dont il touchait déjà les appointements sous Louis XVI, membre de l'Institut; officier de la légion d'honneur, il vécut assez long-temps pour voir grandir et prospérer le tubercule auquel il avait fait donner, pour le bonheur de l'humanité, des lettres de noblesse et de naturalisation. (Monit. agricole.)

UNE CAUSERIE.

I.

Lorsque j'habitais à Pétranger, soit l'Italie, soit l'Allemagne, soit Florence, soit Francfort, il m'arrivait quelque-fois de dire aux Italiens qui commentaient Dante, ou aux Allemands qui essayaient de comprendre Faust :

Messieurs, avez-vous des commissions pour la France ?

Pourquoi cela ?

Parce que dans huit jours je serai à Paris.

Tiens ! nous ne savions pas que vous alliez à Paris.

Ni moi non plus; c'est une idée qui vient de me prendre.

Et qu'allez-vous faire à Paris ?

Je vais causer.

Alors mes Italiens et mes Allemands se regardaient; ils ne comprenaient pas.

C'est qu'aucun peuple ne se doute de ce que c'est que la causerie. Dans tous les autres pays du monde, on parle, on péroré, on discute, on plaide, on prêche, on pense, ou l'on rêve.

Mais on cause en France seulement.

C'était donc cette causerie qui me manquait à l'étranger que je venais chercher en France; c'est-à-dire de longues soirées passées dans une grande chambre bien fraîche l'été, dans un petit salon bien chaud l'hiver, soit sur de bons divans, soit sur de larges fauteuils, soit sur de moelleux coussins, rangés sans symétrie autour d'une table avec sept ou huit amis, moitié gens du monde, moitié artistes, les uns fumant; les autres dessinant; tandis que la maîtresse de la maison, docile à l'invitation quelle reçoit, quitte tantôt la théière pour le piano, tantôt le piano pour la théière, jetant au milieu de la conversation qui

(1) On rapporte que Parmentier invita un jour tous ses amis à dîner chez lui, et que tous les mets étaient accompagnés avec des pommes de terre, les liquides mêmes étaient composés avec le suc extrait du tubercule. L'appétit des convives trouva pleinement à se satisfaire, et chacun se retira aussi charmé du repas que surpris et enchanté de l'expérience de Parmentier.

(2) En 1784, la population du royaume était évaluée à 25 millions d'habitants; on la porte aujourd'hui à 33 millions.

flotte, capricieuse comme une arabesque éternelle, une valse de Beethoven, une mélodie de Weber ou un ouverturo de Bellini. C'était donc, dis-je, cela que je venais chercher; c'était là que je venais retremper mon esprit vacillant, comme on retrempe dans une fontaine son corps énérvé; puis lorsque j'avais fait provision d'idées, lorsque je m'étais bien imprégné de ce fluide magnétique, qui ne circule réellement qu'en France, réelloment qu'à Paris, réelloment que dans un certain monde parisien, je repassais la frontière tout chargé de cette marchandise d'exportation dont nous défrayons le monde, et qu'on appelle vulgairement l'esprit.

Puis je rentrais à Florence ou à Francfort; je retrouvais mon cercle parleur, péroréur, discepteur, plaideur, prêcheur, penseur ou rêveur; peu à peu l'esprit général déteignait sur moi; je me débatais tant que je pouvais pour respirer sous cette grande machine pneumatique qu'on nomme l'étranger; mais comme rien ne venait me rendre la dépense intellectuelle que je faisais, chaque jour je sentais s'éteindre en moi une de ces mille étincelles qui illuminent le cerveau, une de ces mille fibres qui constituent la sensibilité; je me faisais à moi-même l'effet d'un être quelconque tombé dans une source d'eau pétrifiante, et qui sent de minute en minute s'épaissir autour de lui la croûte calcaire qui lui conservera sa forme, mais qui lui ôtera sa couleur, son goût ou son parfum. C'était alors, avant que la croûte ne fût trop épaisse, que je reprenais le bateau à vapeur de Livourne ou le chemin de fer de Manheim, et que je revenais faire encore une fois, en causant à Paris, ma provision de vitalité.

C'était un bon temps que celui-là; je n'avais pas encore entrepris l'œuvre que j'accomplis à cette heure; je ne m'étais pas encore imposé cette tâche d'évoquer l'histoire à partir de Philippe le-Bel et de la conduire, couverte du manteau d'indigo du roman, jusqu'à Louis-Philippe Ier. Je ne m'étais pas dit, à tort ou à raison, soit par orgueil, soit par caprice: Tu prendras à la fois quatre journaux, et, au risque de devenir siévreux d'insomnie, sou de travail, tu donneras à l'un les *Mousquetaires*, à l'autre, la *Reine Margot*; à celui-ci, le *Comte de Monte-Christo*; à celui-là, le *Chevalier de Maison-Rouge*. Non.

J'avais, à cette époque, à alimenter seulement cette bonne *Revue de Paris*, aujourd'hui défunte. J'allais dire, par habitude: Dieu soit son âme! mais je me souviens qu'elle n'en avait pas, et sa seule vaine, aujourd'hui agonisante, la *Revue des Deux-Mondes*, cette sèche, sévère et ennuyeuse vieille fille que vous connaissez, laquelle, ne pouvant se faire spirituelle, s'est faite savante, — comme on se fait critique quand on ne peut se faire poète. — Or, c'étaient deux demoiselles fort rangées qui ne sortaient, celle-ci qu'une fois la semaine, celle-là que deux fois par mois, et qui chaque fois qu'elles sortaient m'empruntait, pour encher le manteau de plomb que messieurs tels et tels lui jetaient sur les épaules, ou le menin d'Isabelle de Bavière, ou la chaîne d'or d'Albine, ou la robe quelque peu décolletée de la courtisane Ferrande.

Or, dans ce temps, j'avais encore le loisir de causer.

Hélas! aujourd'hui je ne l'ai plus. Il en résulte, ou plutôt il en résultait, que ne causant plus depuis un an, la France était devenue tout bonnement pour moi une succursale de Pétranger, que je me retrouvais sous ma fameuse machine pneumatique, que je roulais tout doucement vers ma source pétrifiante, et que je voyais le moment où j'allais être forcé de me sauver de la France à l'étranger comme autrefois je me sauvais de l'étranger à la France.

Dieu sait dans quel état j'en serais revenu.

Or, un jour, ce jour c'était hier, un jour que je tenais à la main une lettre de M. Véron qui me demandait le cinquième volume de la *Dame de Monsoreau* pour le *Constitutionnel*, une lettre que M. Lefloch qui me demandait le quatrième volume de la *Guerre des Femmes* pour la *Patric*, une lettre de M. Bertin qui me demandait le quinzième volume de *Monte-Christo* pour le *Journal des Débats*, une lettre de M. Considérant qui me demandait le cinquième volume du *Chevalier de Maison-Rouge* pour la *Démocratie Pacifique*, une lettre de M. Zabbar qui me demandait la fin du *Datard de Mauldon* pour l'*Espagnol*, enfin une lettre de M. de Girardin qui me demandait le commencement des *Mémoires d'un Médecin* pour la *Presse*; il me vint une idée; c'était non pas de faire banqueroute au public, mais de demander du temps à mes créanciers.

En conséquence je répondis à chacune de ces lettres par une lettre de convocation pour le lendemain matin.

La séance fut chaude et le débat fut long. Enfin, j'obtins de M. Véron dix jours, de M. Lefloch trois mois, de M. Bertin une semaine, de M. Considérant trois jours, de M. Zabbar vingt-quatre heures, et de M. de Girardin un mois.

Ce qu'il y a de plus clair dans tout cela, c'est que j'avais vingt-quatre heures devant moi, chose qui ne m'était pas arrivée depuis long-temps. Je résolus d'employer ces vingt-quatre heures à causer.

Dès dix heures, je fis venir mon domestique

lui annonçant que pour ce jour-là la consigne était levée, et que, comme Sylla, descendant des Rostris, ou il venait de déposer la dictature, tout le monde pouvait s'approcher de moi.

Si personne ne se présentait pour causer, j'avais disposé une plume, de l'encre et du papier, et mon besoin de causerie était si grand, que j'étais décidé à causer avec le public.

J'étais donc au coin de mon feu; le dos tourné, contre mon habitude, à mon bureau, les pieds sur mes chaises qui sont de Byre, soit dit par parenthèse, dégustant un tasse de thé; regardant, à travers sa vapeur parfumée, ces beaux forêts encadrées dans un velour de deuil, qui se font d'un prince artiste à gravés; et que sa veuve m'a ôbiniées près sa mort, comme un souvenir d'outre tombe; vivant dans le passé au lieu de vivre dans l'avenir, rêvant au lieu de penser, ce qui est bien plus doux; et n'importe demandant pourquoi, depuis trois ans peut-être, je ne m'étais pas fait un pareil repos; au bout de la vie est si facile, moi dont les goûts sont si simples moi dont les besoins sont si bornés, et pourquoi je revêtis cette robe de Nessus qui me brûle jusqu'aux entrailles, plutôt que de m'étendre dans quelque fauteuil d'académicien, on, ambiteux et vénal, sur quelque siège de député, lorsque ma porte s'ouvrit, et que mon valet de chambre annonça :

M. Grier.

— Ah! pantieu, m'écriai-je, voilà une chance. Arrivez! je voulais justement causer aujourd'hui; arrivez, nous ferons mieux que causer, nous bavarderons.

— Vous avez donc le temps? me dit Grier en entrant.

— Je ne l'ai pas, mais j'en ai pris. D'où venez-vous? de Bruxelles de Berlin, de Pétersbourg? je vois qu'ils ne vous ont pas encore donné la croix, c'est trop juste, vous l'avez gagnée. Asseyez-vous donc; avez-vous une bonne histoire à me conter? une autre Pauline, un second maître d'arme; cette fois je n'en ferai ni un ni deux volumes, j'en ferai vingt ou vingt-cinq; c'est mon chiffre pour le moment.

— Je suis enchanté de vous voir en si bonne disposition, me dit Grier; je viens vous féliciter non pas vingt-cinq volumes, mais vingt-cinq pages.

— Ah! malheureux voilà que vous aussi vous me trahissez. Vingt-cinq pages de quoi? voyons.

— De préface.

— Cher ami, je n'en fais pas pour moi.

— Raison de plus pour en faire pour les autres.

— Je ne m'en suis pas fait de préface.

— Vous en avez fait une pour les poésies de Réboul.

— Ah? c'est autre chose; j'étais en prison, mon cher; la prison m'avait exaspéré; j'étais en proie de tout, même de faire des préfaces. Faites-moi mettre en prison, c'est là que je fais mes préfaces, mais pas ailleurs.

— Comment fait-il que je m'y préhno?

— Vous avez bien connu notre pauvre Monpou?

— Je crois bien, j'étais un soir chez vous lorsqu'il nous a chanté tous les airs de Piquillo.

— Eh bien! mon cher, écoutez et profitez.

— J'écoute.

— Monpou me tourmentait pour lui faire un opéra-comique comme vous me tourmentiez pour vous faire une préface. Il faut vous dire qu'une préface n'est rien près d'un opéra-comique; dans une préface, on peut avoir de l'esprit, du caprice, de la fantaisie; cela ne nuit ni au livre ni à la préface, tandis que dans un opéra-comique cela nuit énormément.

— A quoi?

— A la musique, à ce qu'il paraît.

— Allons donc!

— Daignez voyez les opéra-comique; moi, je ne puis dire que cela.

— Je pourrais vous dire; voyez les préfaces.

— Mon cher, il y a des gens qui n'ont fait que des préfaces, et qui ont la croix; il y a des gens qui n'ont fait que des préfaces, et qui sont académiciens; il y a des gens qui n'ont fait que des préfaces, et qui sont pairs de France.

— Raison de plus pour que vous m'éussiez ma préface alors.

— Je ne suis plus ambitieux, Grier.

— Alors revenons à la façon dont s'y était pris Monpou pour avoir son opéra-comique.

— Ah! voici; depuis un an chaque fois que je rencontrais Monpou, il me disait :

— Quand me ferez-vous mon Piquillo?

C'était le titre du malencôtreux opéra-comique promis à Monpou; le public l'a déjà oublié, mais je le lui rappelle.

— Ecoutez, lui répondis-je, je dois aller en prison; quand j'en serai sorti je vous le ferai.

Il faut vous dire, mon cher Grier, que je n'ai jamais été; comme vous, un fanatique d'ordre public; il y a un chose qui m'est souverainement désagréable, c'est d'être ridicule; or, chaque fois que je me suis affublé du bonnet à poil, si c'est de deux bulletories, embarrassé d'un sabre et d'une ziborno, orné d'un pantalon bleu à pas-peuil rugé; j'ai toujours trouvé que les enfants d'adultes n'ont rien de si bon que de ne pas courir après moi, et je leur ait été d'être plus reconnaissant de cette déférence; il en résulte que, sous l'em-